

201, rue de la Limite – 1030 Bruxelles

Christian DUBOIS

201, rue de la Limite – Topographie des lieux ¹

(99) On descend à la station Botanique.

Même revu – à la baisse – par Gineste, ce bâtiment de Tilman-François Suys anoblit les lieux, le lieu.

Le crée-t-il ? On tourne à droite.

On longe d'abord l'opulence : écrasante et sans âme : la tour P&V : assurances.

On traverse la chaussée d'Haecht. Ah..., la chaussée d'Haecht, là : méconnaissable.

On longe le « bureau de pointage » : une file s'allonge. Tantôt hommes, (100) tantôt femmes.

On ne dit plus chômeur. On dit « travailleur sans travail ». Consultez Hannah Arendt.

On prend à gauche : rue de la Limite.

On s'y enfonce, plutôt lentement. C'est effectivement de plus en plus « limite ».

¹. Pour reprendre en cheminant la ballade de M. DEWEZ « le trait d'union », « Rapport d'activités 1993 » du CSM La Gerbe (non publié).

Comment dit-on chômeur sans chômage ? Minimexé.

Et minimexé sans minimex ? SDF ?

Avant les « Amitiés belgo-turques », un amas de rouleaux de tissus. Superbes de couleurs. Couleurs d'épices. Couleurs de rêves. Couleurs d'autres cieux. Autres, vraiment ? Qui creusent davantage le gris des rues. Le vide des yeux.

Et inlassablement un « gros Mercedes ». Bleu sale. Usagé certes. Essoufflé sans doute. De Là-bas à Ici, tant de fois répété.

On y est. Ne cherchez plus.

Le 201, rue de la Limite est un lieu fictif. Un lieu-dit ? Un non-lieu ?

Alors, écrivons-le :

Deux sans Un, rue de la Limite : état des lieux

On repart de ce qui fait repère pour tout clinicien :

- Le *symptôme* : soit ce qui ne va pas, ce qui fait accroc. Le symptôme en tant que question adressée à l'Autre et dont le sujet jouit.
- La *structure* : soit le lien du sujet à l'Autre.

« Tout être humain, pour exister en tant que sujet divisé comme dans la névrose et la perversion ou non comme dans la psychose, pour se subjectiver donc, c'est-à-dire acquérir un statut symbolique et quelque peu de signification, se structure (c'est ce que S. Freud appelle la psychonévrose de défense) défensivement par rapport à ce qu'il pense être son destin : soit (101)d'être l'objet d'une demande imaginaire de l'Autre, servir à la jouissance de l'Autre »².

Mais il est des gens, des « tableaux » où ce qui ferait accroc dans la trame, ce serait plutôt ce qui *a l'air d'aller*.

Il est des « Guernica » où la désinscription est telle que la nature et le sens même du symptôme s'en trouvent modifiés, bouleversés au moins, indéchiffrables au pire.

On relit le texte de M-A. Kestens dans le rapport d'activités 94. Ces douleurs sans représentation, presque sans sujet, M-A. Kestens les « hystérise ». Elle ne peut faire autrement, dit-elle. On la croit. Il s'agit d'un « à bras-le-corps », d'un pousse à la subjectivation, d'un temps premier. Originare forçage du On au Je. Dans ces « Guernica », ce n'est pas seulement l'offre qui peut créer la demande.

2. Cf. C. CALLIGARIS, *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point Hors Ligne, 1991.

Que les puristes se rassurent : Lacan aussi pensait qu'un premier temps de la cure était une hystérisation du discours ³.

Existe-t-il une possible *déconstruction du lieu de l'Autre* qui entraînerait un désarrimage du sujet. Sujet errant. Sujet erratique. Déconstruction qui ne serait pas forcément un phénomène psychotique mais une mise à mal sociale (mais l'inconscient, c'est le social remarquait Lacan) de ce qui ancre le sujet. Et faute d'un Autre comme-un à qui une question s'adresse, que devient la question ? Que devient le symptôme, si il est vrai qu'il est une question ?

On vous le demande.

Ainsi, on s'en remet à un autre pour une prise en charge. Le chemin qui conduit à un en place d'Autre pour une prise en compte du sujet (et du symptôme) se borde de limites.

(10^e) Cette façon dont « on » s'adresse à vous ne lui pose pas question. C'est une réponse à l'exclusion. Réponse qui est la mort de la question. Consultez Blanchot. C'est un rapport particulier au temps, C'est l'absence d'une perlaboration, d'un travail de « penser ce qui arrive ». C'est une négation de l'origine.

C'est arrivé. De toute éternité.

C'est une *évidence* qui *dit* la déchéance et le rejet. Elle n'a plus *l'air* de dire quoi que ce soit. Elle fait signe.

On se retrouve ainsi, avec vous, trop vite, trop crûment, au coeur, au vif. Avec une telle impudeur...

« Crudelis, is, e » : qui mange de la viande crue.

Cruauté du transfert où de la chair crue, l'inceste, le viol, le meurtre, le déchet, la haine, l'amour éclatent plus qu'ils ne se dévoilent.

On songe alors, un instant, aux pratiques *investigatrices*, notamment en matière de maltraitance où le dévoilement et le dépistage aveuglent. Il ne s'agit pas pour nous de dénonciation mais d'une offre d'énonciation.

Notre questionnement serait plutôt : comment y remettre un peu de voile. Non pas qu'il s'agirait de se voiler la face. Tout juste permettre au sujet d'exister – ou d'exister à nouveau –, c'est-à-dire de trouver à interposer face à un réel trop cru le voile du fantasme.

3. Façon pour moi de lui renvoyer : M-A. Kestens, merci. « Rapport d'activités 1994 » du CSM La Gerbe (non publié)

Deux sans Un, vraiment ?

Monsieur L. et Madame L. sont amoureux. Ils viennent à La Gerbe parce qu'ils ont eu un enfant mais que le service hospitalier renâcle à le leur confier.

M. et Mme L. sont exclus. Exclus de leur famille, du travail, du chômage... Exclus de leur parentalité. Exclus de chez eux. Exclus d'eux-mêmes ? La crasse, l'absence de confort (eau, gaz, électricité, meubles...) les jettent dehors.

(103) Comment donc s'occuper d'un enfant ?

L'enfant est placé en pouponnière. Tout le monde s'agite. Médecin, infirmière, ONE, CPAS, pouponnière, CSM... Un enfant est là à attendre ses parents... et ce qui s'étale devant vous, c'est une série de chiffres, papiers, dossier pour un refus d'attribution d'allocations d'handicap, d'une reconnaissance de *statut* d'handicapé... à l'évidence usurpé d'ailleurs. Vous avez dit bébêtes ?

Une revendication sociale donc. Mais point de revendication pour « récupérer » leur (?) enfant ⁴.

M. L. et Mme L. sont là, devant vous, passionnément amoureux. Il y a des moments où vous vous sentez gêné d'être là. A tel point qu'on se demande comment un enfant pourrait se trouver un chez lui dans ce deux.

Notez : ce n'est pas que le monde où ils errent serait sans signification, mais comme si aucune d'entre elles, n'était prévalente. Comme si toutes étaient équivalentes. Pas de priorité donc. Ce n'est pas l'enfant qui dicte leur conduite. Comment donc être « his majesty the baby » de parents en place de déchets ? Ce n'est pas l'enfant-roi. Pas l'enfant « phallicisé » par la mère. Il faut dire que depuis que Mme L. a atteint le sixième mois de grossesse, elle n'a plus « senti » cet enfant.

Dans le séminaire « L'Angoisse » Lacan se demande ce que peut bien représenter pour une schizophrène l'enfant au cours de la grossesse. Un morceau de corps, diversement encombrant, dit-il. Dolto pense qu'une femme enceinte ne peut oublier ne serait-ce qu'un instant son enfant.

C'est à voir, donc.

Mme L. n'est pas schizophrène. L'oubli de son enfant se produira au moment où ce qui fait son statut social, c'est-à-dire une reconnaissance de handicap, a vacillé. Elle en est

⁴. Plusieurs mois après la naissance, M. L. a fait l'acquisition d'un lit pour son fils. Il a été « vite », me dira-t-il. Autre temporalité, dites-vous ?

exclue.

Durant une visite à la pouponnière, avec les parents, l'enfant dans les (104) bras de sa mère s'absente étrangement. Fuite du regard. Tête rejetée en arrière. Mme ne le voit pas, cet enfant. Mme ne le parle pas, cet enfant.

Faillite de l'identification primordiale ?

M. L. est lui, tout à fait absent. Plongé dans une angoisse surgie d'on ne sait où. Il est pétrifié, ne s'adresse à personne, et surtout pas à son enfant, sauf pour faire état de démarches « administratives ». Toujours bancales.

Sa femme s'en moque. Tout le monde s'en fout. Le dérisoire de ses propos ne lui apparaît pas. M. L. n'a pas d'humour. Il faut le prendre au sérieux. D'ailleurs, il n'y a pas de quoi rire.

N'y aurait-il dans l'*Autre* aucun *lieu* pour accueillir cet enfant ?

Si la fonction paternelle est bien une métaphore, nous étions habitués à considérer la maternité en y incluant le rapport au corps et au fantasme. Voilà donc presque l'impensable : la maternité comme pure métaphore : une mère qui se *dit* mère mais qui ne peut ni soigner, ni parler à son enfant. Notre pari fut qu'elle puisse *être mère dans l'Institution / pouponnière pour l'enfant*.

Car la pente autistique, si rapidement diagnostiquée s'est avérée inversable. Un travail de mise en place d'une relation mère-enfant aboutira à ce que la mère pourra occuper sa fonction et déchiffrera le corps de son enfant. Qui quittera son statut de chose. Sac de farine, disait-elle.

Institution comme Tiers permettant l'Autre maternel ?

Mais au soir de la première journée où ils accueilleront leur fils chez eux, privés pour un temps de l'Autre institutionnel en place de Tiers, de violentes disputes apparaîtront entre les parents. Séparation. Errance. Et « oubli » de l'enfant. A nouveau.

De l'impossibilité de faire trois ?

Le motif de ces disputes en dira long : Madame avait trouvé insupportable l'angoisse paroxystique de M. L. Au moindre vagissement, pleur ou battement de cil de son fils, on aurait dû appeler le « 100 ». Privé de l'Institution (105) comme tiers, l'Autre pour M. L. n'était-il pas totalement identifié à l'Autre social réel ?

Deux sans Un rue de la Limite – Topologie du lieu : Le non-lieu de l'Autre

Je vous parle d'une déconstruction du lieu de l'Autre, c'est-à-dire de l'Autre en tant qu'il n'est plus comme-un. Je vous parle de l'Autre comme *non-lieu*, du *non-lieu* de l'Autre. Mais qu'est ce que l'Autre comme lieu ?

La détermination de ce qu'est un *lieu* n'est pas chose aisée. Un lieu *s'inaugure* et se *maintient* par la parole. « Un lieu s'accomplit par la parole, l'échange allusif de quelques mots de passe, dans la connivence et l'intimité complice des locuteurs. »⁵

La langue maternelle est le premier lieu du sujet. Langue dans laquelle il sera – chez lui – d'être parlé. Il y a un espace entre la langue intuitive qui est celle de l'aliénation originaire – la mère parlant l'enfant (in) – et celle où il est attendu comme sujet à venir : la langue maternelle où la mère parle à (et de) l'enfant.

La mère se trouverait être celle dont la parole mue cet espace en *lieu psychique* pour l'enfant. Elle est l'interprète d'une partition originelle dont l'auteur, lui, reste en partie inconnu. La mère humanise cet espace inhabité de la langue. « L'espace serait ainsi au lieu ce que devient le mot quand il est parlé »⁶.

Un lieu est donc un espace réel hautement symbolisé et imaginarisé selon les trois dimensions identitaire, relationnelle et historique :

- *Identitaire* signifie qu'il y a nouage entre un lieu, une langue et un sujet. Ce noeud est borroméen.
- *Relationnel* signifie que ce lieu fait lien : non seulement entre un sujet (106) et un autre sujet (les lieux humains créent donc des rapports et des statuts sociaux) mais aussi de façon intra subjective (entre un sujet... et lui même) : les lieux (de M. Duras, par exemple) sont autant de points d'ancrage (de capiton) de son être (d'écrivain).
- *Historique* signifie qu'un lieu est pris dans la chaîne de ce qui se transmet. Il véhicule un temps, qui n'est pas seulement linéaire mais aussi du futur antérieur (ça aura été). Il est la présence du passé au présent. Un lieu est donc un espace ouvert. Un lieu laisse ouvert la question de l'origine, il l'articule au présent, au futur.

Tout à l'opposé, un non-lieu serait donc un espace qui fait fi de cette fondation symbolique du lieu. Un non-lieu c'est la négativité du lieu.

5. M. AUGÉ, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992, p. 99.

6. Merleau-Ponty cité par M. Augé.

Laissons pour le moment ouverte la question de la nature de cette négation qui caractérise le *non-lieu* pour remarquer que si une des trois dimensions constitutives du lieu vient à faire défaut, celui-ci s'absente à lui-même.

Insistons qu'il est essentiel pour que persiste la dimension d'ouverture du lieu que se maintienne un certain « non-savoir ». Ce qui vient répondre à la question de « que me veut l'Autre » doit être frappé du sceau de l'incertain.

Dès lors, si la réponse est un « c'est ça, mais c'est pas ça », cela permet que se déploie le jeu (comme on dit qu'il y a du jeu entre deux pièces) du fantasme. Or, il se fait que pour certains cette réponse est trop certaine.

Songeons aux situations de meurtre et/ou d'inceste que nous rencontrons. Songeons aussi aux « SDF », ils sont « surnuméraires » et l'Autre Social n'attend *rien* d'eux. Ce n'est pas « peut-être rien... ou rien, peut-être » qui laisserait un espace se déployer, mais rien assurément.

Je vous parle aussi de ces situations cliniques ⁷ où il y a une telle rage, une telle dénonciation de tout ce qui pourrait être en place d'Idéal (du moi) (107) et notamment de la façon dont se déploie à l'égard d'un enfant un ravalement de sa brillance, de sa magie.

Il n'est pas besoin d'assister, comme dans le cas du bébé de M. L. et Mme L. à un *effondrement* de l'identification primordiale avec pour corollaire l'impossibilité pour cet enfant d'occuper une place d'idéal, pour assister à une *corrosion*, qui est une *destitution* de la valeur phallique de cet idéal. Face à une mère qui ne se laisse plus leurrer par sa brillance, l'enfant ne se trouve-t-il pas dans un rapport trop immédiat, trop « cru » à ce qu'il est réellement pour elle.

Deux sans Un, rue de la limite : la lice

Le travail à La Gerbe apprend que l'exclusion, la marginalité n'est pas seulement un « hors de ». L'exclusion est quelque chose d'organisé. Organisé selon une modalité Autre ? La réponse à cette question, je l'attends de notre travail avec les enfants des rues de N'Djamena.

Car il en va du lieu comme du non-lieu : ils n'existent pas sous une forme pure. Si la post-modernité est productrice de non-lieux, au sein de ceux-ci des lieux se recréent.

C'est d'ailleurs le pari que je prends quand je reçois certains exclus : tenir, parfois de façon très active, la place de celui à qui les choses peuvent *s'énoncer* peut amener à

7. Cf. mon article « Ceux qui voient des fantômes sont ceux qui ne veulent pas voir la nuit », in *Le Bulletin Freudien*, n° 25-26.

ce que s'entende *et* la souffrance *et* le lieu d'où elle parle. Que l'Autre comme lieu de parole tienne dans ces conditions (de transfert) et ces sujets ne sont guère différents des autres.

Deux cent un : rue de la limite : la zone libre

L'exclusion sociale, culturelle, économique est in fine, dans son aboutissement *exclusion de la langue*. On n'a plus les mots pour parler sa souffrance ou sa position d'homme ou de femme dans le monde.

On n'a plus les mots parce que les mots ne vous nomment plus. On dit « sans domicile fixe », on dit « personne abusée sexuellement ». Ces mots ne (108)nomment pas, ils décrivent. Ils désignent mais ne disent rien de l'être de ces sujets.

Ces mots ne parlent plus d'eux. Ces mots, c'est la parole vide. Sale. « Elle parle de sa vie ». On l'écouterait pendant des heures. On n'écouterait que ça, la parole sacrée, la parole arrachée à l'épaisseur des jours. On ne peut écouter que cette parole-là, solitaire, sans appui. L'autre parole est inaudible, celle qui sert pour le monde. L'autre parole c'est la parole impersonnelle, malade. Elle est malade de sa trop bonne santé, de son aptitude à ne jamais manquer, à faire en sorte que tout se passe bien, que rien ne se passe. L'autre parole, c'est la parole sale »⁸.

Moi, je vous parle des bélîtres, marauds, caïmans, des oiseux, ribauds, rufians, bimbeurs, des goufarins...⁹ Je vous parle des *vagabonds*. C'est un des effets de la déconstruction du lieu de l'Autre que cet avènement d'un symbolique « virtuel »¹⁰ décorporisé, qui ne nomme plus, qui ne divise pas. Symbolique qui ne compte pas le sujet et pour qui le sujet ne compte pas.

Restent alors parfois quelques chiffres, ceux d'un budget, d'un GSM ou d'un fax, par lesquels le sujet reste branché sur l'Autre.

Symbolique des moyens de communication. Le monde ne compte plus avec vous (vous êtes surnuméraire) mais vous pouvez appeler le monde entier. Plus on parle de communication, moins on parle de parole.

8. Ch. BOBIN, *La part manquante*, Paris, Gallimard, Folio, 1989, pp. 79-80.

9. Cette liste merveilleuse, je la dois à R. Castel.

10. Cf. J-P. Lebrun.

Sans limite : dans quel état !

Selon Freud, l'organisation sociale se soutient simultanément de deux dimensions : l'une relève de la *croissance*, de la référence au père, au chef mis en place d'Idéal du moi. L'autre est *laïque* et relève du *statut* social entre les membres. Unis par le lien au même.

(109) Or tout se passe comme si à partir d'une exclusion qui se répète : sociale, du travail, culturelle, de la langue, le mythe individuel par lequel tout individu fonde sa subjectivité ne trouve plus à s'articuler au mythe commun. La croyance en ce qui l'organise s'érode. Le statut- avec ce que cela comporte de localisation, de droit, et de devoir- se dilue.

Il ne reste dès lors guère de possibilités à de tels sujets pour exercer ce « droit » qui est somme toute un « devoir » phallique : soit centrer son existence sur la dépendance à cet objet et à ce signifiant central pour la jouissance commune.

Si on appelle santé mentale un certain équilibre entre le mythe individuel et le mythe collectif, cet équilibre est dès lors voué à certaines turbulences dès que entre eux ils ne *s'entendent* plus.

Les formules de Lacan « l'inconscient, c'est le social » ou « l'Autre , c'est l'Autre Social » peuvent aider à concevoir que quand un sujet ne peut plus se prévaloir de son savoir – ni de son savoir sexuel, dans le cas du névrosé – pour s'orienter dans le monde, il erre.

Deux cas de figure de cette errance s'imposent ici :

– d'une part le psychotique : dans la mesure où celui-ci ne peut se reposer sur la maîtrise qu'un sujet supposé savoir pourrait avoir sur l'Autre (soit ce qui est appelé fonction paternelle) il ne peut qu'assumer, seul c'est-à-dire en dehors de toute filiation le travail de se défendre contre la demande imaginaire imputée à cet Autre.

– l'autre figure est celle du sujet « moderne » auto-fondé, sujet de la promotion, toujours croissante dans notre société où le savoir du père est progressivement supplanté par celui des experts, du discours de la liberté.

L'homme moderne, comme le remarque Lacan dans le *Séminaire III*, dans notre démocratie recherche toujours davantage à protéger le champs privé de son indépendance par rapport à toute idéologie, à tout maître, à tout Dieu.

Or, si on suit son argumentation, ce discours de la liberté est proprement le délire du névrosé. Un délire d'autofondement, de non-filiation. (110) Délire qui va de pair, dans ce cas, avec un ancrage dans la filiation par la fonction paternelle.

Or, à côté du désarrimage psychotique de la fonction paternelle, tout indique que l'empêchement de certains de participer au « jeu social, et donc au lien libidinal qui le constitue risque de rendre obsolète toute référence à ce qui donnerait *statut* au sujet.

Un des paradigmes de ce moi auto-fondé, de ce sujet « libéré » n'est-ce pas le *vagabond* ?

Le vagabond, cet inutile au monde est essentiellement un « désaffilié ». Il échappe à un lignage. C'est un homme sans maître, sans communauté, sans lieu.

C'est un être « sans aveu ». Or être « avoué » comme le signale R. Castel ¹¹ est un terme de droit germanique qui signifiait dans une société féodale l'état de celui qui est l'homme d'un suzerain à qui il fait acte d'allégeance et qui en retour le protège.

Habitant d'un non-lieu. Exclu d'un symbolique qui lui donne sa place, il ne peut qu'errer, non dupe (ou pas assez dupe) de cet ancrage que nous appelons « fonction paternelle ». Hors statut, ou produit par la déliquescence du statut, il est contraint d'assurer par lui-même sa propre place, son sens d'exister.

Ainsi, si l'Autre comme lieu engendre du lien social et un statut au sujet, l'Autre comme non-lieu produit « la débrouille de chaque un pour trouver une existence » ce qui se dit « une contractualité éventuellement solidaire ».

Le savoir sur lequel il s'appuie pour rendre moins insignifiante sa vie semble être essentiellement *privé*, c'est-à-dire non relayé par les signifiants autorisés par l'Autre.

Deux sans Un : un état limite ?

(111)Ce qu'on pourrait appeler des « pathologies de la migration intra-culturelle » n'est pas sans rapport avec ce qui s'est conceptualisé des « Nouvelles maladies de l'âme » : *les états-limite*.

Il me semble cependant fructueux de déplacer le concept de « clivage » (*Spaltung*) souvent utilisé pour rendre compte de ces « états ». D'avantage qu'un clivage du moi, c'est à un clivage de l'Autre qu'il me semble que ma clinique me confronte. Clivage entre un Symbolique qui nomme (*Autre comme lieu*)... et un Symbolique qui ne nomme pas (*Autre comme non-lieu*)... tandis que le sujet non identifié par une filiation, une référence, (mais par une auto-filiation) a

¹¹. R. CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995.

plutôt tendance à « *se prendre pour un* », ... se prendre pour lui-même réfutant ¹² la division où il aurait eu à se reconnaître.

Je serais d'ailleurs assez enclin à tenir le choix des moyens « modernes » de communication (dans la situation clinique de Mme L.) pour l'élection d'un symbolique en place d'objet fétiche.

« Ca parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même qu'évoque le recours à la parole dans toute relation où il intervient. *Si ça parle dans l'Autre, que le sujet l'entende ou non de son oreille, c'est que c'est là que le sujet, par une antériorité logique à tout éveil du signifié, trouve sa place signifiante.* La découverte de ce qu'il articule à cette place, c'est-à-dire dans l'inconscient nous permet de saisir au prix de quelle division (*Spaltung*) il s'est ainsi constitué » ¹³.

Mais justement, quelle condition préliminaire faut-il pour que-ça me parle dans l'Autre ?

Si le signifiant « limite » a ici un sens, ce n'est pas d'évoquer un nouveau « type » de structure, ni une frontière entre deux structures, mais de renvoyer à ce qu'il en est de l'inscription, et même de la double inscription inconsciente *et* préconsciente du sujet pour qu'il soit « chez lui » dans ce monde de langage.

(112) Comment envisager la limite entre l'inconscient et le préconscient entendu comme ce « langage dans le monde, dans le Réel, tel que nous l'entendons parler et tel qu'il articule notre pensée ?

« Ce langage articulé du discours commun par rapport au sujet de l'inconscient il est au dehors... mais un au-dehors qui conjoint en lui nos pensées intimes. » ¹⁴

Cette limite, c'est donc bien une « autre » frontière qui comprend un effet de rétroaction et de *lecture* (lecture inconsciente) d'un sujet de ce qui le constitue.

Il me semble pertinent de proposer que ces « pathologies de la migration intraculturelle » sont le fait de sujets qui ne savent plus *lire*. Ils ne savent plus lire *leur trace dans l'Autre* qui les entoure.

Alexique de leur trace, privé de ce « social qui parle d'eux » ils ne peuvent se dire, historiser leur avènement subjectif.

12. Laissons encore une fois ouverte la question de la nature de cette négation.

13. J. LACAN, *Ecrits*, « La signification du phallus », Paris, Seuil, 1966. C'est moi qui souligne.

14. J. LACAN, séminaire *L'identification*.

C'est pourquoi il me semble intéressant de retourner à ce concept de *Spaltung* tel qu'initialement Freud l'employa pour désigner un clivage de la conscience quand il pensait devoir assurer « l'étanchéité de l'inconscient et du préconscient »¹⁵.

201, rue de la Limite – Terminus

Ainsi défini, cet « état (de la) limite » caractérisera un moment de crise ou d'« hors-crise », selon la structure du sujet.

Crise pour le névrosé, le pervers mais hors-crise pour le psychotique s'il est vrai que pour lui, rencontrer un Réel qui ne lui fait plus signe peut l'amener à un certain apaisement.

15. Cette étanchéité qu'il ne gardera pas : cf. le « retour du refoulé ».